

La Femme de mon ami
La Femme de mon ennemi

Nouvelles françaises

Pierre Prost

Pierre Prost

La Femme de mon ami.

La Femme de mon ennemi

Nouvelles françaises

© Pierre Prost, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8395-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il aime les femmes distantes, mais de près. »

Jean GIRAUDOUX, La guerre de Troie n'aura pas lieu.

La femme de mon ami

Histoire n°1

Je suis sorti parce que j'avais trop bu. Dehors, il faisait froid. Là, j'ai regardé le ciel sans nuages et j'ai aperçu la lune qui me faisait un clin d'œil. Peut-être ai-je pensé à ce moment-là que c'était un signe du destin. J'étais saoul. Je me suis assis sur les marches de l'escalier qui donnait dans le jardin de la villa et j'ai attendu, la tête vers la nuit.

Elle est apparue furtivement dans mon dos, quelques minutes seulement après mon arrivée. La femme de mon meilleur ami est venue me rejoindre sur le carrelage froid pour me demander si tout allait bien. Sans réponse de ma part, elle m'a fait face. Nous sommes restés longtemps comme cela, sans nous dire un mot, à nous regarder, simplement. Jamais nous ne nous étions trouvés seuls en pareille circonstance, et cela faisait des années que nous nous connaissions.

Elle avait épousé François avant la fin de leurs études parce qu'elle l'aimait au point de penser qu'elle ferait sa vie avec lui, ou pour ne pas faire comme tout le monde, sans doute.

Après quelques minutes, elle s'est agenouillée face à moi. Son visage était maintenant à ma hauteur. J'ai vu qu'elle grelottait sous son petit pull de laine qui moulait son buste frêle. Pour rien, j'ai pris ses joues entre mes mains et je l'ai embrassée à pleine bouche. Je sentais un désir très fort qui m'envahissait. Mes doigts ont glissé vers sa nuque et ils se sont perdus dans ses boucles brunes. Lorsque je me suis enfin écarté d'elle pour la regarder comme une première fois, elle semblait bouleversée.

Il y eut un nouveau choc entre nous, si violent que nos corps se sont emmêlés. Je sentais sa poitrine ferme contre mon buste, j'ai même réalisé à ce moment qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Son pubis est venu se frotter contre mon sexe dur, puis très vite dans notre étreinte désespérée, nous nous sommes raidis, incapables de poursuivre notre élan.

Le froid nous saisissait à nouveau, elle m'a dit simplement :

« Rentrons maintenant, tu es ivre ».

Les autres étaient restés au salon, ils discutaient de choses et d'autres, dont je me foutais éperdument. J'ai repris ma place en face d'elle et je me suis servi un nouveau verre. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de ce corps que je n'avais pu posséder. Je me suis souvenu de notre première rencontre, une dizaine d'années en arrière.

Un dimanche d'été, François devait me rejoindre au bord d'une gravière où nous avions l'habitude de nous baigner, et je l'attendais en lançant dans l'eau calme des cailloux plats qui faisaient des ricochets, lorsque j'entendis enfin le bruit de la Mobylette. Il roulait vite sur le petit chemin et je pus voir à travers les bouquets d'arbres qu'il y avait quelqu'un derrière lui sur le porte-bagages. J'ai aperçu une robe légère qui flottait au vent, découvrant des jambes claires, des bras nus posés sur ses épaules, un visage fier et des cheveux bruns longs et bouclés qui dansaient sur une nuque élégante. Tout de suite, je l'ai trouvée trop jeune, trop belle et déjà encombrante.

Il n'y eut pas de présentations, car François ne connaissait pas ce savoir-vivre. Je me suis senti très seul tout à coup, et tout autour de moi est devenu trop grand, trop moche. Je ne m'aimais plus, je n'aimais personne, ni François et sa copine. Elle s'aperçut immédiatement de ma gêne, et au lieu de me saluer, elle me lança un regard de défi en faisant une moue que je n'ai jamais pu oublier.

J'avais ce soir-là cette belle grimace inimitable face à moi. Elle semblait me dire des choses que je ne comprenais pas. Je regrettais mes gestes de tout à l'heure : mon abus d'alcool qui m'avait entraîné là, puis la beauté de cette femme digne et sauvage. Son regard me transperça de nouveau et je ressentis au fond de moi une douceur intense. J'ai tenté de contenir la vague qui déferlait sur moi, mais je n'ai rien pu faire. J'ai baissé les yeux, j'ai courbé le dos et je me suis laissé aller vers le vide. Je me suis mis à trembler d'émotions et de peur mélangées. Mes muscles se tétanisaient tout à coup. J'avais très froid. J'ai fermé les paupières afin d'essayer de me contrôler. Mais rien n'y fit. Je me suis dit que c'était survenu par hasard. Et puis m... !

Cela devait arriver un jour ou l'autre. Hélène m'avait toujours plu et je devais me l'avouer ; sans avoir eu le temps de sentir ses odeurs avant l'amour, sans

avoir eu le loisir de caresser son corps interdit, sans avoir pu la posséder pleinement.

Les jours suivants, je me suis jeté à corps perdu dans mon travail, car penser à elle devenait insupportable. Mes envies me rendaient fou de rage. Je ne pouvais contenir le désir qui allait et venait au fond de mon être sans vie, mais en perpétuelle souffrance. Je songeais constamment à ce baiser magique. À tous les instants, cette étreinte de folie, primitive et brute, me faisait perdre la tête. Je commençais à douter, ne sachant plus très bien si j'avais rêvé à la réalité. Après bien des hésitations, je me suis demandé si elle m'avait rendu ce baiser, si elle l'avait pris en elle, avec la conviction des amants qui s'enlacent pour la première fois quand il y a longtemps qu'ils se croisent sans oser.

Maintenant, j'en étais sûr, nos lèvres se sont touchées et nos bouches humides ont dansé le tango pendant que nos corps haletants n'ont pu se trouver. Ma certitude se faisait dans la solitude. Lorsqu'enfin la nuit tombait, je pensais à quitter le bureau pour m'en aller rôder autour de chez eux. Je tournais pendant de longues minutes en voiture aux alentours de leur quartier, espérant la croiser par hasard.

Soir après soir, je survivais à l'idée de la revoir et cette perspective d'une nouvelle rencontre me permettait de puiser quelque part au fond de moi des forces nécessaires et vitales.

J'arrivais enfin chez moi, la tête pleine de secrets, et comme d'habitude, je saluais ma femme et comme d'habitude, j'allais poser mes affaires là où je les mettais depuis des années. Peu à peu, mon appartement est devenu pour moi un lieu stérile où j'avais l'impression de ne plus pouvoir rentrer, c'était une terre aride où je ne pouvais plus rien semer, c'était enfin un décor étranger dans lequel j'étais un acteur qui n'avait pas de rôle. C'était un endroit très propre et c'était tout. Moi, je me trouvais simplement dégueulasse d'être épris tel un fou à lier de cette femme. Je n'avais qu'une chose en tête pourtant, qu'une obsession, je voulais retrouver l'instant de cette étreinte. Il me semblait que j'étais prêt à tout pour revivre ce moment encore une fois. J'avais oublié de graver ma mémoire d'une foule de détails. Il me manquait la courbe de sa nuque sous mes doigts pressés. Je ne savais plus le goût de ses lèvres, nous avions froid, j'avais perdu toutes les sensations du contact de ses seins contre mon buste oppressé.

Mais, encore une fois, j'étais sûr de ne pas avoir rêvé. Cela me donnait la

force d'espérer, et je n'avais pas assez de courage pour en parler.

Les jours se sont suivis ainsi. J'ai cru vouloir mourir de chagrin à plusieurs reprises, mais jamais je n'ai eu honte. Lorsque, tard dans la nuit, je me décidais enfin à aller me coucher, je m'allongeais toujours avec le même rêve obsédant. Je faisais l'amour avec elle, jusqu'à ce que je m'endorme finalement à côté de ma femme.

Elle ne me demandait plus rien et je ne savais plus depuis quand je ne l'avais pas prise dans mes bras, simplement la tenir enlacée, juste quelques instants, comme je le faisais avant. Oui, c'était tout ce que je voulais faire en l'assenant de « je t'aime ». Avec elle, mon corps n'exprimait plus rien, il ne réclamait rien d'autre que de l'affection et je n'osais plus depuis longtemps. Ma solitude croisait sa solitude dans des pièces trop petites pour contenir tous les silences de nos conversations. Même avec mes absences très fréquentes, nous avions encore beaucoup trop d'occasions pour nous éviter, en espérant ne pas nous affronter, comme nous l'avions fait tant de fois avant. Entre nous, la violence semblait étouffée par le poids de nos âmes fatiguées. Il ne nous restait plus que nos certitudes. Chacun de nous souhaitait sauver l'autre sans être capable de se sauver lui-même, peut-être est-ce pour cela que nous nous étions tant aimés. Nous avions tout vécu en si peu de temps et maintenant, nous étions épuisés.

Il n'y avait plus d'étonnement, nous nous connaissions trop bien à présent. J'étais fidèle à mes idées, mais pas à moi-même, et par cette prise de conscience, j'ai finalement trahi en volant un baiser à une femme, avec les regrets de ne pas avoir pu lui faire l'amour.

Il me fallut encore longtemps avant de la revoir. J'avais essayé de tout envisager et, quel que soit le moment, je ne me sentais pas prêt à affronter son regard, sa présence.

Je ne me rappelais plus rien, ma mémoire avait effacé une nouvelle fois les traits de son visage. Il ne me restait plus qu'une image que je voyais sans défaut, quelque chose d'un peu irréel qui ressemblait toujours plus à un rêve de magazine. Le temps ne semblait pas avoir prise sur les reflets de la photo que je gardais depuis si longtemps accrochée quelque part dans mes yeux. J'étais comme ce soldat qui conservait sur lui, au fond de sa poche poitrine, la photographie de la fiancée qu'il avait laissée très loin ; quand il ne savait pas avant de partir au front si un jour il la reverrait ; lorsqu'il se demandait le soir,

seul à son poste de garde, si elle l'attendrait encore.

Un jour où mon désir pour elle envahissait mon corps jusqu'à l'étouffement, et alors que dans mon bureau le décor de ce lieu de travail me faisait prendre conscience de tout le temps perdu dans le désamour de mon quotidien familial, je me suis trouvé si nul que de rage j'ai empoigné le téléphone pour l'appeler, bien décidé à l'inviter quelque part pour pouvoir enfin la reprendre dans mes bras. Je me sentais si sûr de moi.

Lorsque j'entendis sa voix répéter par deux fois « Allô, allô... », je n'ai pas su trouver les mots spontanés d'envie. Le silence s'immisça entre nous pendant quelques secondes et j'entendis imperceptiblement son souffle léger dans le combiné. Puis elle raccrocha.

J'attendis quelques minutes, sans réussir à maîtriser les tempêtes de mon corps et de mon esprit. Tout devenait si compliqué. Je repris le combiné et j'appelai à nouveau. Ce fut encore elle qui décrocha. Toujours le même timbre de voix :

« Allô, allô... »

Je sentis cette fois son souffle jusque dans le creux de mon oreille et j'eus l'impression qu'elle était à côté de moi. Le temps coula entre nous, si loin. Elle répéta :

« Allô, allô... »

Après qu'elle eut raccroché, je me suis dit jamais deux sans trois. J'ai composé le numéro de téléphone pour la troisième fois. Je pensais à ce moment-là que souvent, on ne mesurait pas l'importance des événements ordinaires de notre vie. On cherchait toujours l'extraordinaire pour atteindre le bonheur.

Cette fois-ci, ce fut François qui répondit et je ne fus même pas surpris, comme si je m'y attendais. Immédiatement, il me demanda si c'était moi qui avais appelé à deux reprises quelques minutes avant ; je lui rétorquai sans faillir que non, simple coïncidence ! Il avait déjà oublié, me proposait de passer chez eux ce soir, pour l'apéritif. J'acceptai sans réfléchir.

Je ne l'ai pas vue tout de suite lorsque je suis entré dans la villa. François m'a poussé jusqu'au salon, je me suis assis à la même place que l'autre fois. Pourvu que je ne sois pas habillé avec les mêmes vêtements... ai-je pensé furtivement. J'entendis le bruit de ses talons sur le carrelage et le rythme de mon cœur est allé à la vitesse de son pas. Quand elle fut devant moi, tout s'est arrêté. Elle n'était

pas plus belle ni moins belle. Elle était là, en face de moi, et j'ai senti que mon désir pour elle n'avait pas faibli. Elle s'avança vers moi pour me saluer ; j'ai accusé l'élan de son corps, comme si elle voulait se jeter dans mes bras. J'ai appuyé mon baiser sur ses joues pour lui faire ressentir mes sentiments. Par ce message codé, je ne savais pas très bien si nous nous étions compris. Peu importe, je ne cherchais pas à tricher, et je commençais à me demander si François se doutait de quelque chose. J'avais peur que nous buvions à nouveau comme l'autre fois. Je ne voulais pas que le piège se referme à nouveau sur moi.

Lors de la soirée précédente, ma femme était là, et elle m'avait vu m'enivrer. Sans commentaire, parce qu'elle ne me disait plus rien sur mon attitude depuis longtemps. Elle m'avait engueulé un jour qu'elle avait tout essayé pour m'aider. Elle ne pouvait plus rien pour moi maintenant. Elle m'aimait toujours... mais elle ne me désirait plus. Je pensais à elle, à ses mots lâchés comme cela, dans un souffle d'épuisement et de lassitude profonde. Hélène représentait la femme inaccessible... L'inavouable amour caché au fond d'un cœur d'adolescent qui n'a jamais grandi. Elle était celle que je refusais de regarder en face, peut-être par peur de la décevoir. Pourtant, lorsque je la croisais, je ne pouvais détacher mes yeux de sa taille, de ses mains aux ongles longs et parfaitement vernis, de ses cheveux longs et bouclés... Tout en elle m'excitait. Et j'évitais son regard, comme toujours. Ce soir-là, encore, je ne vis pas ses yeux, ou si peu.

François proposa d'aller dîner au restaurant. Avec lui, tout semblait si simple qu'on avait envie de le suivre n'importe où. Il me disait souvent « Laisse-toi aller à la vie, ne regarde pas la façon de vivre des autres, ne pense pas comme eux, et tu seras heureux ». Mon bonheur était ailleurs, quelque part où je ne pouvais pas aller seul, car je ne m'en sentais pas le courage. Si tout avait été différent, j'aurais été comblé. Pourquoi ce désir profond me faisait-il tant souffrir ?

J'imaginai une nouvelle fois une seconde rencontre, loin d'ici. J'imaginai une longue promenade sur une plage ou dans une forêt, des discussions interminables pendant lesquelles chacun racontait toute sa vie en projetant dans l'avenir ses espoirs les plus fous. Je devinais la complicité dans les mots, dans des gestes, et je voyais enfin l'étincelle qui mettrait le feu à nos corps trop longtemps séparés par notre pudeur. L'étreinte qui nous libérerait de tout. Les caresses retenues, les baisers passionnés, l'amour charnel nous ouvrant des portes jamais franchies. J'étais monté très haut, quelque part où je suis allé seul. Elle n'a pas voulu venir, rappelant à François des obligations prises la semaine